

tant de souvenirs. L'arrivée de Louis-Philippe en Angleterre, où s'étaient retirés la plupart de ces princes, dûl lui inspirer une conduite plus conforme à ses véritables devoirs. Il comprit que sa sécurité, sa considération et même son bien-être personnel dépendaient d'une entière réconciliation avec les frères de l'infortuné Louis XVI. Toutes ses vues se tournèrent dès lors vers ce grand acte, dont le résultat devait être, comme on le verra bientôt, de modifier profondément sa direction politique et le cours de ses destinées.

Le débarquement de ce prince sur le sol anglais avait excité une sensation très marquée. Les émigrés français, répandus en grand nombre à Londres et dans les environs, n'avaient pu se défendre d'un vif sentiment de répulsion. Le nom régicide qu'il portait soulevait une indignation qui ne s'adressait pas toute à la mémoire de son père. Avait-on donc oublié ses encouragements aux premiers excès révolutionnaires, ses rapports avec les sociétés démagogiques, l'appui dévoué que son épée avait prêté à la France républicaine ? Venait-il braver l'empire de ces douloureuses réminiscences, si vivaces encore dans les cœurs qui les avaient recueillies ? Venait-il détourner à son profit la contre-révolution que la faiblesse du Directoire français rendait imminente, et conspirer contre la république, après avoir conspiré contre la monarchie de Louis XVI ?

A ces répulsions, à ces défiances, le duc d'Orléans répondit par une existence modeste et retirée. Il s'établit avec ses deux frères à Twickenham, dans le comté de Middlessex, à seize milles de Londres, et y vécut en simple particulier, parlant peu politique, poli envers tous, mais évitant toute affectation de popularité. Ce fut le premier usage qu'il fit de cette circonspection remarquable de langage et de manières qui constitua plus tard le trait dominant de son caractère.